

# Libres mais malheureux : les réfugiés politiques en Angleterre après 1848

Après la révolution de 1848, l'Angleterre est le seul pays européen qui offre l'asile politique aux militants de gauche, parmi lesquels Karl Marx et Friedrich Engels, puis le Hongrois Lajos Kossuth et l'Allemand Gottfried Kinkel. Mais la classe politique anglaise les ignore plutôt, et certains d'entre eux observent une dégradation de leur position sociale se trouvent parfois accusés d'espionnage, ou encore souffrent d'un sentiment de perte d'identité. Ils deviennent alors des critiques sévères de leur pays de résidence, dans lequel ils ne rencontrent aucun succès économique, social ou politique.

Les premiers réfugiés arrivent en Angleterre en février et en mars 1848. Parmi eux, on trouve les perdants de la première phase de la révolution – Louis-Philippe d'Orléans, le prince Metternich et le prince royal de Prusse – mais aussi un millier d'ouvriers anglais anonymes chassés de leurs emplois en France. Ils croisent, partant d'Angleterre, les bateaux qui emmènent les militants ouvriers ou nationalistes, allemands, polonais et italiens – comme Karl Marx ou Giuseppe Mazzini – lutter dans leurs pays respectifs. Un an et demi plus tard, les rôles sont renversés : ce sont les conservateurs qui repartent d'Angleterre, et les révolutionnaires qui y reviennent. Mais la situation n'est plus la même. Pour les conservateurs de 1848, l'Angleterre était un vrai choix. Pour les hommes de gauche de 1849, l'Angleterre est un pays où ils ne souhaitent pas vraiment vivre. Leur arrivée ne s'étend pas sur quelques mois, mais sur plusieurs années ; ce n'est pas une vague, mais une succession de gouttes. Durant l'été 1848, c'est l'arrivée de quelques malheureux isolés. En juin 1849, c'est le tour d'une grande partie de l'extrême gauche, forcée de quitter la seule république pourtant issue de la révolution, la France, mais non désireuse de se rendre aux États-Unis : c'est le cas de Karl Marx et Friedrich Engels, entre autres. Les stars de l'émigration politique, Lajos Kossuth et Gottfried Kinkel, n'arrivent, eux, qu'en 1851. Enfin, après 1851, c'est l'arrivée des réfugiés qui ont purgé leurs peines d'emprisonnement.

Trois facteurs expliquent que l'Angleterre soit passée d'un pays d'asile pour la droite à un pays d'asile pour l'extrême gauche : la défaite de la gauche révolutionnaire devant une droite monarchiste ou bonapartiste ; le sentiment croissant que le système politique anglais n'a rien à craindre des révolutionnaires ; enfin, la conviction qu'ont les exilés du prochain triomphe de la révolution. Ces trois facteurs

par **Andreas Fahrmeir**,  
professeur d'histoire  
à l'université de Cologne

rendent compte du paradoxe de l'émigration politique en Angleterre. Après 1850, elle est le seul pays européen à offrir l'asile politique. Néanmoins, les réfugiés politiques qui s'y installent ne sont pas seulement personnellement malheureux comme la plupart des exilés partout et en tout temps ; ils deviennent les critiques les plus sévères de leur pays de résidence, dans lequel ils ne rencontrent aucun succès économique, social ou politique. Contrairement aux États-Unis, dont le secrétaire à l'Intérieur entre 1877 et 1881 est Carl Schurz, qui s'est enfui d'Allemagne en 1851, et à la Suisse où une dizaine de chaires universitaires sont occupées par des "quarante-huitards", en Angleterre,

les réfugiés sont presque invisibles dans la vie politique ou culturelle.

Presque partout, la révolution de 1848 est légale. Face aux émeutes qui éclatent après les événements parisiens du mois de février, les gouvernements monarchistes en Allemagne, en Autriche-Hongrie et en Italie procèdent à des remaniements ministériels,

suppriment les derniers vestiges de devoirs féodaux incombant aux paysans, mettent en place des constitutions plus démocratiques, une plus grande liberté de la presse et, en Allemagne, une Assemblée nationale. Toutes ces mesures portent certes atteinte à la souveraineté monarchique, mais elles émanent des monarchistes eux-mêmes. Bien sûr, Louis-Philippe d'Orléans quitte son trône et son pays, mais la situation pré-révolutionnaire n'est jamais rétablie en France et la légalité du changement du pouvoir n'est donc jamais remise en question. La participation à la révolution officielle n'est pas un motif d'émigration. Il existe bien, au début de 1848, quelques vrais révolutionnaires désireux d'établir la république par la violence, mais leurs tentatives avortent rapidement. En Allemagne, l'expédition de Friedrich Hecker en Bade s'écroule en quelques semaines. Ces démocrates ne voulant pas vivre sous la monarchie, Hecker quitte l'Allemagne pour la Suisse et ensuite les États-Unis, où il devient un des "milliers de souverains d'Illinois".

En cours de l'année 1848, le parti réformiste parlementaire se divise entre libéraux et démocrates. Mais les parlementaires ne sont pas représentatifs de l'opinion publique. Les avocats, les commerçants et les propriétaires qui composent les chambres parlementaires sont confrontés à un mouvement populaire exigeant des changements économiques. C'est un mouvement essentiellement urbain qui comprend surtout des petits commerçants, des artisans et des ouvriers. Il se manifeste au cours des révoltes qui éclatent en juin 1848 à Paris et en septembre 1848 à Francfort. Au printemps et à l'été 1849, quand les conservateurs monarchistes ou bonapartistes prennent en charge le gouvernement, les hommes politiques de gauche –

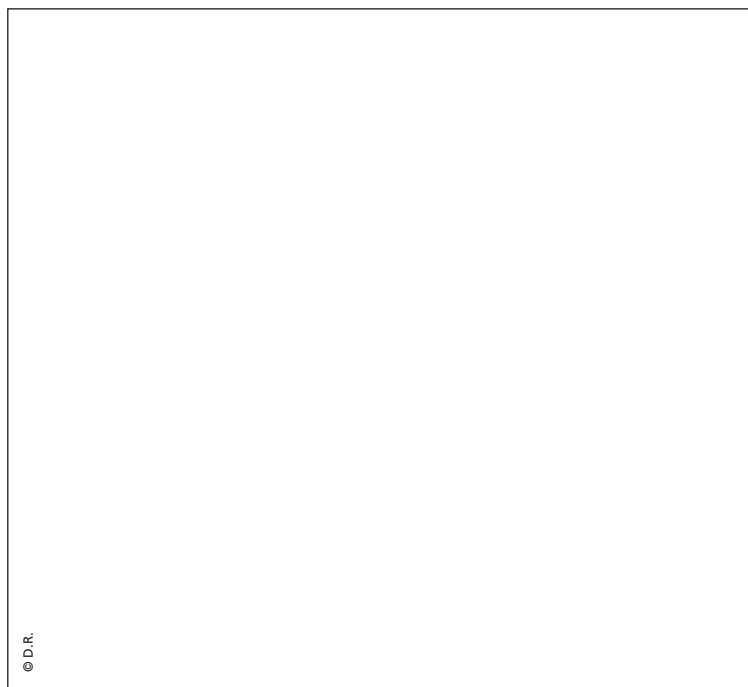
Dans les années 1850, l'Angleterre est le seul pays d'Europe où la police n'est pas contrôlée par l'État,

mais par les citoyens respectables qui fournissent les jurés et les magistrats.

parlementaires ou non – tentent de faire face aux gouvernements qui, après avoir convoqué de nouvelles assemblées élues, ordonnent désormais leur dissolution. Les réfugiés de la révolution de 1848 sont généralement issus de cette dernière phase. Partout, les activistes d'extrême gauche – et, normalement, seulement eux – doivent fuir leur pays sous peine d'emprisonnement. La situation est un peu différente dans les pays qui connaissent une révolution nationale – comme la Hongrie, l'Italie et la Pologne – mais les émigrants non démocrates hongrois, polonais ou italiens peuvent s'installer en France, en Belgique, en Suisse, au Danemark ou aux Pays-Bas, autant de pays moins lointains et moins chers que l'Angleterre. Seuls les démocrates et les socialistes ne trouvent aucune autre terre d'asile sur le continent européen.

### *Pourquoi une monarchie accepte-t-elle les démocrates étrangers ?*

Au printemps 1848, l'Angleterre se défend contre sa propre révolution. Le gouvernement et les classes moyennes possédantes font face au mouvement chartiste qui formule des demandes plus révolutionnaires que celles des révolutionnaires continentaux : ils exigent des élections annuelles au suffrage universel masculin, la mise en place d'un salaire parlementaire et l'établissement d'un nouvel ordre économique. L'alliance entre gouvernement et possédants, qui est une des conséquences des révolutions continentales, existe en Angleterre dès le



© D.R.

**Punch, 29 avril 1848.**  
Le gouvernement britannique prend des mesures extraordinaires de défense nationale et élabore une loi sur la déportation des immigrants "séditieux".

printemps 1848 et elle vient à bout sans difficulté du mouvement chartiste. Néanmoins, les rumeurs courent librement à Londres : on parle d'une conspiration révolutionnaire internationale, d'une tentative d'invasion française, d'une insurrection en Irlande. Le gouvernement britannique prend des mesures extraordinaires de défense nationale et élabore une loi sur la déportation des immigrants "*séditieux*". Si nous savons qu'aucun étranger n'est effectivement déporté, cette loi est prise au sérieux par les gouvernements étrangers, par les réfugiés qui se trouvent alors en Angleterre – ceux qui sont arrivés dans les années 1830 et 1840 – et par les chartistes. En 1849, l'existence de cette loi dissuade les émigrants soit de venir en Angleterre, soit de s'y engager dans la politique interne.

Mais, si le public anglais est prêt à protéger les institutions gouvernementales contre les radicaux, il est aussi désireux de sauvegarder ses libertés. Or, il n'est pas vraiment convaincu de l'existence d'un danger lié aux étrangers. Aujourd'hui, on conteste le caractère libéral de l'Angleterre, des livres récents mettant l'accent sur la fréquence des exécutions, les poursuites judiciaires pour "*diffamation séditieuse*" et la déférence politique. Pourtant, il faut le répéter : dans les années 1850, l'Angleterre est le seul pays d'Europe où la police n'est pas contrôlée par l'État, mais par les citoyens respectables qui fournissent les jurés et les magistrats. Ces citoyens respectables protègent la liberté de leur vie privée contre le gouvernement. Même un homme politique comme le vicomte Palmerston estime alors que la mise en place d'un système de vérification de l'identité – qui est au fondement des systèmes policiers continentaux et s'avère absolument essentiel pour établir une distinction entre natifs et immigrants – n'est pas acceptable, parce qu'il octroierait trop de pouvoir à la police en leur donnant le droit d'interroger des voyageurs pour vérifier leurs papiers. Le contrôle de l'immigration est donc aboli une fois la menace immé-

#### **Karl Blind**

Karl Blind est un révolutionnaire manqué et un exilé réussi. Né en 1826 dans le Sud-Ouest de l'actuelle Allemagne, fils d'un fabricant de cire, son parcours scolaire est brillant mais marqué par de fréquents conflits avec les autorités. Renvoyé de l'université de Heidelberg, il s'établit comme journaliste militant contre la censure. Ses problèmes commencent quand il entame une liaison amoureuse publique avec Friederike Ettlinger. Elle est mariée et juive, il est chrétien. Or, l'adultère comme les mariages entre chrétiens et juifs sont interdits dans le duché de Bade. En 1847, les deux sont emprisonnés sans procès pour quelques mois. En raison de cette combinaison de militantisme, d'opposition radicale et de désir ardent pour la révolution, Blind est emprisonné pendant la révolution de 1848, qu'il ne reconnaît pas comme telle. Relâché au printemps 1849, il s'installe à Paris, épouse Friederike et se présente comme le représentant diplomatique de la "République" de Bade. Il publie un article assurant le peuple français du soutien des missions républicaines en France. La police française croit à l'existence de ce comité révolutionnaire central et déporte Blind, Marx et Engels sur le même bateau.

diatée passée. Toutefois, cette décision, qui permet à tout le monde de trouver refuge en Grande-Bretagne, n'établit pas un droit d'asile. Les problèmes d'adaptation des réfugiés résultent de ce malentendu : l'Angleterre admet les réfugiés librement dès 1850, mais elle ne les accueille pas et – pire encore – le public politique anglais n'a aucun intérêt pour les exilés politiques.

Dans les années 1830, la situation était légèrement différente. Quelques exilés italiens et polonais avaient été reçus dans les salons de la haute aristocratie "*whig*"<sup>(1)</sup> et ils avaient touché des pensions – modestes – de la part du gouvernement. Cette émigration était composée des aristocrates en lutte contre des despotes comme le Tsar ou bien les monarches italiens alliés à ce que les "*whigs*" considéraient comme l'Antéchrist – l'Église catholique. De plus, ces émigrés admiraient les institutions anglaises et souhaitaient moderniser leurs propres pays en s'inspirant du modèle anglais. Leur intégration sociale se poursuit après 1850, contrairement aux émigrés de 1848.

Un système de vérification de l'identité n'est pas jugé acceptable, parce qu'il octroierait trop de pouvoir à la police en leur donnant le droit d'interroger des voyageurs pour vérifier leurs papiers.

1)- Membres du parti libéral opposés aux Tories.

### *Positions sociales déchues*

Entre 1850 et 1860, les sources officielles dénombrent environ cinquante mille étrangers au Royaume-Uni, dont deux mille au plus sont classés comme réfugiés. Mais seule une centaine de ces réfugiés est vraiment connue, ceux pour lesquels nous disposons d'archives et de correspondances. L'émigration politique en Angleterre – qui se concentre en réalité à Londres et dans ses environs – se divise selon le

À Londres, Blind commence sa carrière anglaise comme assistant de Marx, avec qui il rompt après quelques mois. Végétarien, non-fumeur, athée, Blind est un immigrant guère assimilable, mais il fait carrière en écrivant des articles, en anglais, en allemand, en italien et en français. Quel que soit le lieu où éclate une révolte, il en connaît personnellement les acteurs. En fait, Blind est un révolutionnaire européen, dont l'esprit combatif ne disparaîtra pas, puisqu'il est partagé par sa famille. Son beau-fils tente d'assassiner Bismarck en 1866. En 1900, Blind – qui meurt en 1907 – garde encore, gourdin à la main, les salles où sa fille, Otilie Hancock, milite contre la guerre des Boers. Peut-être faut-il chercher ici la source de l'affinité malaisée entre les réfugiés de 1848 et le pays où ils ont vécu tant d'années sans jamais vraiment l'aimer : une certaine tolérance de l'excentricité liée à la notion anglaise de liberté individuelle.

• Voir Rudolf Muhs, "Karl Blind. Ein Talent in der Wichtigmacherei", in Sabine Freitag (eds), *Die Achtundvierziger. Lebensbilder aus der deutschen Revolution von 1848-49*, Beck, Munich, 1998, pp. 81-98.

rang social. Bien sûr, les gens qui exercent une activité politique au XIX<sup>e</sup> siècle ne sont pas des pauvres. Pour la plupart des réfugiés, l'expérience de l'exil est loin d'être une catastrophe financière immédiate ; ils emmènent avec eux l'argent nécessaire pour les premières semaines ou les premiers mois. C'est le cas de Louis Blanc qui emporte deux mille francs-or. Mais seuls les réfugiés aristocrates, comme Gyula Andrassy, le comte Pál Esterházy ou Alexander Herzen, sont riches.

Les artisans et les commerçants peuvent trouver un emploi en Angleterre sans changer de statut social, mais la plupart des hommes politiques ont des professions libérales – professeurs, journalistes ou avocats – hautement dépendantes de l'habileté linguistique. Or, ils ignorent l'anglais. La révolution attendue n'ayant pas éclaté dans les premiers mois, les réfugiés réalisent que l'exil représente une déchéance sociale. Le problème n'est pas réellement l'argent, car la plupart d'entre eux louent des maisons ou des appartements relative-

*Punch*,  
15 janvier 1848.

© D.R.

ment spacieux dans les quartiers respectables, fréquentent les clubs, les tavernes ou la salle de lecture du British Museum et emploient des domestiques. En revanche, ils ont perdu leur statut social élevé et leur revenu n'est plus garanti. Nombre d'entre eux donnent alors des leçons privées – cours de langue ou de piano –, font payer leurs discours, rédigent des traductions ou écrivent des articles pour des journaux continentaux ou américains. Une chaire universitaire ou un poste dans un journal anglais respectable est hors de question. Cette déchéance sociale pousse la majorité des émigrants à chercher soit la réconciliation avec le nouveau régime dans leur pays d'origine – par exemple après une amnistie –, soit une autre destination. Parmi les Allemands, Gottfried Semper et Gottfried Kinkel acceptent des chaires universitaires en Suisse en 1856 et 1866 et Lothar Bucher devient le secrétaire privé de Bismarck.

Une minorité seulement des réfugiés réussit à capter l'attention du public anglais. Deux stars de l'émigration surtout sont haïes cordialement par leurs compagnons : Gottfried Kinkel et Lajos Kossuth. Kinkel est le premier martyr de la révolution célébré en Angleterre. Professeur à Bonn avant 1848, il endoctrine un cercle d'étudiants, dont Carl Schurz. Il participe à l'émeute de Bade en fin 1849, où il est blessé et capturé par les troupes prussiennes. En 1850, il est condamné à mort pour haute trahison, mais sa peine est commuée en travaux forcés à perpétuité. Johanna Kinkel, sa femme, publie dans les journaux anglais le récit du beau professeur condamné à passer le reste de ses jours aux ordres d'un gouvernement despotique. En 1851, c'est le coup de théâtre : Schurz libère son professeur. Reçu en Angleterre comme un héros populaire, Kinkel part immédiatement pour les États-Unis. Son idée – au fond très rationnelle – est de copier "l'emprunt Mazzini" : il vend des obligations garanties par les fonds publics d'une future république allemande. Il n'y a qu'un problème : personne d'autre que Kinkel ne croit qu'il deviendra le ministre des Finances d'une telle république. Kinkel quitte les États-Unis dans l'ignominie presque totale, avec une centaine de dollars. De retour à Londres, il donne des conférences et enseigne l'allemand pendant que sa femme donne des leçons de piano et écrit un roman à clefs sur l'émigration politique, *Hans Ibeles in London*. Après sa mort – probablement un suicide –, Kinkel part pour la Suisse.

### *Kossuth, fêté partout et par tous*

Lajos Kossuth est encore mieux reçu. Interné en Turquie après la guerre de 1848-1849 en Hongrie, il est libéré sur pression de l'Angleterre et des États-Unis. En Angleterre, Kossuth est fêté partout et par tous. Comme Kinkel, il part presque immédiatement pour les États-Unis. Bien que sa légitimité ne soit pas contestée, la sympathie des Américains pour lui

disparaît quand il annonce son intention de retourner en Europe. Sa tournée américaine rapporte environ quatre-vingt mille dollars brut, mais seulement un millier de dollars net. De 1852 à 1861, Kossuth habite en Angleterre, avant de trouver son ultime résidence en Italie. Instruit

par l'expérience américaine, Kossuth modifie sa biographie pour le public anglais : il avance désormais que sa vie politique est le résultat de sa lecture de Shakespeare dans une prison autrichienne.

Pour être reconnu en Angleterre, il est nécessaire d'avoir une histoire dramatique, ce qui manque à la plupart des réfugiés. Les émigrants ne

peuvent alors trouver un public que dans leurs pays d'origine – ce qui est rendu difficile par la censure – ou parmi les immigrants qui parlent leur langue en Angleterre et aux États-Unis, ce qui est tout aussi difficile car les étrangers vivant en Angleterre comptent retourner chez eux et ne veulent pas être associés au radicalisme politique ou n'ont pas l'argent nécessaire pour acheter les journaux radicaux. Les réfugiés se trouvent donc isolés. Cette expérience commune d'isolement les incite, brièvement, à coopérer entre eux. Ainsi, l'Imprimerie universelle de l'exilé polonais Zenon Witoslawski, arrivé à Jersey en mars 1849, publie la plupart des journaux de l'émigration dans cette île. Après 1855, elle devient la presse de tous les réfugiés à Londres jusqu'à sa banqueroute en 1861. Dans la capitale, les exilés se rencontrent dans les tavernes et les clubs, où ils tentent en vain de former des partis multinationaux.

La division entre droite et gauche des émigrations italienne, hongroise et polonaise avant 1848 devient beaucoup plus complexe après 1850 en raison des divergences sur les causes de l'échec de la Révolution. Avant 1848, l'émigration politique polonaise à Londres se divise entre les constitutionnalistes de l'hôtel Lambert – dont le quartier général est à Paris –, les centristes du Comité de l'ensemble de l'émigration polonaise, les démocrates de la Société démocratique polonaise (démocrate) et les Communes populaires polonaises. Ces dernières sont les plus créatives : leurs partisans veulent notamment établir une fédération slave de langue polonaise avec Le Caire comme capitale. Après 1849, la gauche continue de se diviser : la création du Conseil permanent des Polonais à Londres, de la Société de l'émigration polonaise, puis, en 1856, du Peuple polonais-Commune révolutionnaire de Londres, ne concerne en tout et pour tout que quelques centaines d'irréalistes. L'expérience est la même pour tous les groupes nationaux, y compris les Allemands et les Français qui n'ont pas de droite exilée. Les hommes refusant les compromis pendant la révolution ne les acceptent pas après.

*L'Allemagne expérimente une expansion de l'État prussien. Pour les réfugiés démocrates à Londres, le retour n'est*

*possible qu'à condition d'abandonner leur programme politique. Ceux qui reviennent adhèrent à un État autoritaire à moitié démocratisé.*



## *Divisions et conflits de personnes*

La division entre la droite et la gauche correspond à des différences sociales rendant compliquées les contacts entre les deux camps. De plus, le travail de *lobbying* auprès des gouvernements que pratiquent Panizzi, Pepoli ou les Polonais de l'hôtel Lambert n'est pas compatible avec les tactiques populistes et publiques de Mazzini, Kossuth, Kinkel ou Marx – surtout pas avec les tentatives de financer ces mouvements par des obligations émises au nom d'un futur gouvernement républicain. En revanche, les divisions internes de la gauche sont motivées surtout par des conflits de personne : après 1849, quel que soit son programme idéologique, aucune organisation ne peut inclure à la fois Karl Marx et Arnold Ruge, Karl Marx et Gottfried Kinkel, ou Louis Blanc et Alexandre Ledru-Rollin. C'est un aspect de ce que Tibor Frank appelle "*la crise psychologique de la société des émigrés*". Les réfugiés sont convaincus de la valeur de certains idéaux politiques et de leur mission personnelle. Pour eux, la différence entre calculs rationnels et une sorte de croyance mystique dans leur rôle de prophètes d'une religion séculière n'est pas toujours bien claire. L'absence de possibilités d'action réelle les entraîne dans une fuite vers l'irrationnel ; d'ailleurs, les séances spiritiques sont très populaires dans l'émigration.

Fortement divisés alors que la situation semble de moins en moins prérévolutionnaire, les réfugiés des années 1850 trouvent des alliés aussi étranges que leurs idées. Seuls les Italiens réussissent à s'allier au radicalisme anglais. Karl Marx et son cercle sont attirés par un député anglais un peu spécial, David Urquhart. Ancien secrétaire de l'ambassade d'Angleterre à Constantinople, renvoyé par Palmerston en 1837, Urquhart est obsédé par l'expansion de la Russie. Il est à la fois Tory et chartiste, bien qu'il croie que les chartistes sont dirigés par des agents étrangers. Pour lui, Palmerston est un espion russe, ce qui lui permet de fournir une interprétation cohérente – bien qu'insensée – de la politique anglaise de l'époque, guerre de Crimée incluse. Cette interprétation est adoptée par Marx dans des articles publiés entre 1854 et 1856.

Les réfugiés insultent le grand public anglais non seulement par leur manque de connaissances ou par leurs publications critiques – comme *De la décadence de l'Angleterre*, de Ledru-Rollin – mais aussi par leur mode de vie. Les arrangements domestiques et sexuels des réfugiés sont aussi non-conformistes que leur politique, comme le prouvent

### **Bibliographie**

Fabrice Bensimon, *Les Britanniques face à la révolution française de 1848*, Paris, 2000.

Sabine Freitag (éd.), *Exiles from European revolutions. Refugees in mid-victorian England*, Berghahn, New York, 2003

Sabine Freitag, Friedrich Hecker. *Biographie eines Republikaners*, Franz Steiner, Stuttgart, 1998

Peter Alter et Rudolf Muhs (eds.), *Exilanten und andere Deutsche in Fontanes London*, Hans-Dieter Heinz, Stuttgart, 1996

Denis Mack Smith, *Mazzini*, Yale University Press, New Haven, 1994

Peter Wende, "1848: Reform or revolution in Germany and Great Britain", in T.C.W. Blanning et Peter Wende (eds.), *Reform in Great Britain and Germany 1750-1800*, Oxford University Press, Oxford, 1999, pp. 145-158.

la *“famille de libre volonté”* de Herzen et de l’exilée allemande à Londres Malvida von Meysenburg, les liaisons plus ou moins secrètes d’Engels et de Marx, de Kinkel ou Garibaldi... La liste serait longue. Ce mode de vie résolument antibourgeois rend difficile l’acceptation des révolutionnaires par une majorité de la population et explique le succès des figures plus normales comme Kossuth, Mazzini ou le respectable père de famille Friedrich Hecker.

### *Des espions à la solde du pays d’origine*

La perte de la réalité n’est pas, cependant, le monopole des réfugiés. Quand l’exposition universelle de 1851 attire à Londres des milliers d’étrangers, les forces policières du continent croient que les révolutionnaires de Londres préparent un coup d’État. Les journalistes et caricaturistes anglais qui connaissent les tavernes où des hommes barbus débattent l’établissement d’un État polonais au Caire trouvent ça très amusant. Comme le dit Dickens, c’est la *“Prusse menacée par vingt-quatre Polonais et Horveds [hongrois] dans le grenier d’un restaurateur bon marché sur le Haymarket”*<sup>(2)</sup>. Mais cette vision du monde oublie les espions de la police qui peuplent les mêmes tavernes. Si les réfugiés cherchent une audience, les espions ont besoin de nouvelles. Les deux croient à une seconde révolution. Pourquoi ne pas s’arranger ? Petit à petit se développe une symbiose dans laquelle les réfugiés décrivent leurs batailles internes au seul public qui a le moindre intérêt pour eux.

L’accusation d’espionnage est bien sûr utilisée contre les adversaires, anciens et nouveaux. À son arrivée à Londres, Kossuth note avoir été informé que tous les émigrés hongrois étaient des agents de la police secrète. Un autre Hongrois, le capitaine Lóránd, croit savoir que Mazzini et Kossuth sont payés par le gouvernement de Vienne. Mais tous les groupes d’émigrants sont surveillés de l’intérieur. Quand Marx écrit sa satire, sur les *“grands hommes de l’exil”*, il ne trouve aucun imprimeur. Le seul intéressé est un certain colonel Bangya qui remet immédiatement le manuscrit au public le plus attentif qui soit : Bangya travaille pour la police prussienne.

Peu à peu, les émigrants disparaissent. Ils quittent l’Angleterre, parfois avec l’assistance financière du gouvernement anglais, ou bien ils cessent d’être émigrés et deviennent immigrants. Pour ceux qui restent, les années 1860 sont l’occasion d’une dernière rupture. En Hongrie, l’*“Ausgleich”* constitutionnel de 1867 établit une sorte d’indépendance. Bien que Kossuth refuse d’y retourner, il devient possible d’intégrer l’émigration dans un récit national. Au cours de la cérémonie officielle investissant Andrassy comme Premier ministre, l’empereur reçoit et accepte cinquante mille ducats-or pour les veuves, les orphelins et les vétérans de l’armée révolutionnaire. En Italie aussi, le

2)- *Household Words*,  
26 avril 1851.

pays unifié accueille les émigrants modérés, mais pas Mazzini, qui reste fugitif et meurt en 1872 à Pise sous le nom du Dr Georg Brunn. En France, la banqueroute de la politique napoléonienne crée un espace pour le retour au politique de réfugiés comme Ledru-Rollin et Louis Blanc. L'un comme l'autre sont élus députés, mais ils ne jouent aucun rôle important dans la III<sup>e</sup> République. L'Allemagne, elle, expérimente une expansion de l'État prussien, de son territoire et de son influence politique qui peut, si on le veut, être interprétée comme une unification nationale. Les réfugiés ont le choix entre applaudir l'unification ou regretter l'absence de démocratie. Pour les réfugiés démocrates à Londres, le retour n'est possible qu'à condition d'abandonner leur programme politique. Ceux qui reviennent adhèrent à un État autoritaire à moitié démocratisé. Ceux qui conservent leurs idéaux politiques et sociaux restent en Angleterre et regardent cette Allemagne nouvelle, où ils se rendent de temps en temps, avec plus de mépris et de regret que d'admiration. ◀